

Aleksandr Ivinskij, *Russkaja literatura XVIII veka i kul'turnyj proekt Ekateriny II* [La littérature russe du XVIII^e siècle et le projet culturel de Catherine II], M., Vodolej, 2023, 399 p. – ISBN 978-5-91763-587-3.

Alexandre Ivinski est un jeune philologue prolifique qui enseigne la littérature russe à l'Université d'État de Moscou et qui est rattaché à l'Institut de littérature mondiale de l'Académie des sciences de Russie (IMLI). Ces dernières années, il a fait preuve d'une grande activité, notamment dans le domaine de l'étude des Lumières et de la littérature russe du XVIII^e siècle. En 2012, par exemple, il a publié une étude remarquée sur la revue *Sobesednik ljubitelej rossijskogo slova* [Compagnon de conversation pour les amis de la langue russe], qu'il relit comme un des véhicules de la politique littéraire de Catherine II, ainsi que sur la revue littéraire *Vsjakaja vsjačina* [Bric-à-brac] publiée par cette dernière. L'A. a rassemblé dans le présent livre tous ses articles publiés de manière éparse au cours des dix dernières années dans une monographie au titre intrigant, censée montrer que le projet ambitieux de l'impératrice russe était de créer une littérature contemporaine et nationale. Il y est parvenu avec brio, et pour ce faire, il a dû se débarrasser de nombreuses lectures canoniques de l'histoire littéraire russe et surtout soviétique.

Presque tous les historiens soviétiques de la littérature russe du XVIII^e siècle répètent sans cesse qu'il y avait deux camps sous Catherine : d'une part les autorités, parmi lesquelles l'impératrice elle-même, et d'autre part l'opposition qui lui était hostile ou critique. Dans cette optique, la bataille entre les deux camps se serait déroulée dans les pages des nombreuses revues satiriques qui multiplièrent dans les années 1760 et 1770. Selon cette conviction, le camp des autorités est représenté par les revues *Vsjakaja vsjačina* et *Sobesednik*, qui expriment une critique prudente des conditions de l'époque, mais en des termes favorables au gouvernement – critique des déficiences humaines générales, de l'obscurantisme, de l'ignorance, de la stupidité, du retard,

mais qui ne vire jamais à la critique ad hominem. Le camp de l'opposition trouvait alors un porte-parole dans des revues comme *Truten'* [Le Bourdon] et *Živopisec* [Le Peintre], dans lesquelles la vision du monde de l'impératrice et de ses acolytes était remise en cause. Selon la lecture traditionnelle, l'opposition aurait ainsi mené une bataille contre le « tsarisme maudit » dans les pages des revues littéraires (p. 125). Le seul historien de la littérature soviétique que A. Ivinski trouve encore digne d'être cité – Grigori Goukovski – a néanmoins inventé l'idée d'une « fronde aristocratique » contre l'impératrice et a donc entériné le concept de deux camps hostiles (p. 369).

Il reste évidemment paradoxal que ce soit précisément une souveraine prétendument autocratique qui ait appelé ses « sujets » à s'adonner à la littérature, à collaborer à l'éducation du peuple et aux Lumières de la nation, sans épargner la critique et la satire. Certains historiens l'expliquent par le « pseudo-libéralisme » (*Ěeliberalizm*) de l'impératrice (canonisé par le premier marxiste russe G. Plekhanov) (p. 371), qui, sur le papier, embrassait toutes sortes d'idées libérales, mais en pratique agissait contre ceux qui allaient trop loin dans leur critique du régime existant. Quoi qu'il en soit, il s'agit d'un fait exceptionnel dans l'histoire de la Russie : on ne connaît aucun autre tsar ou commissaire russe qui ait demandé à son peuple d'écrire et de s'attaquer aux abus.

L'objectif du livre de A. Ivinski est de renverser cette vision bien ancrée de la littérature du XVIII^e siècle. L'A. insiste sur le fait que Catherine a compris que la culture était un outil important pour établir la politique de l'empire (p. 5). Pour que l'aristocratie et la bureaucratie soutiennent le pouvoir, il fallait créer une nouvelle élite. Elle a donné l'exemple en fondant elle-même des revues littéraires et en pratiquant tous les genres littéraires possibles, et ce dans la langue du pays (le russe) et non en français, comme le fit Frédéric II, qui considérait la langue nationale – l'allemand – comme « barbare ». Elle s'inspire des exemples occidentaux et, par le biais de ses revues *Vsjakaja vsjačina* et *Sobesednik*, tente d'inculquer à ses compatriotes la culture du savoir-vivre et l'image de l'honnête homme (p. 38). A. Ivinski ne veut pas souligner les différences entre les différentes factions, ce à quoi les historiens soviétiques se sont cantonnés, mais les similitudes au sein d'un même paradigme (p. 6). Il identifie alors comme le plus grand mérite de l'impératrice russe la création d'un « espace littéraire qui est une chaîne complexe de relations non formelles entre le pouvoir su-

prême et l'élite et où les écrivains se sont vus attribuer le rôle de médiateurs qui ont soutenu le projet politique et culturel de l'impératrice et ont travaillé avec elle pour créer le nouveau langage culturel nécessaire à la réalisation de ce projet » (p. 6).

A. Ivinski rejette le modèle interprétatif du « journalisme satirique », qui a été utilisé pendant des décennies pour décrire la situation littéraire sous Catherine. Il est inadéquat et incapable d'expliquer bien des phénomènes. La prétendue opposition se résumait souvent à des désaccords mineurs ; en fin de compte, c'est le bon goût qui l'a emporté (p. 9). Le nom le plus souvent cité dans la prétendue opposition est celui de Nikolai Novikov, qui se serait opposé à Catherine et à ses semblables littéraires dans ses journaux, mais cela est basé sur le conflit entre l'impératrice et l'écrivain en 1792, qui avait tout à voir avec son flirt avec la franc-maçonnerie, que Catherine considérait comme dangereuse (p. 114). Selon A. Ivinski, le journal satirique de Novikov *Truten'* luttait contre l'ignorance tout comme le *Vsjakaja vsjačina* de l'impératrice (p. 116). Il ne saurait y avoir de conflit entre les deux (p. 119).

À peu près toutes les grandes figures littéraires du XVIII^e siècle sont évoquées dans l'ouvrage : Soumarokov, Trediakovski, Fonvizine (tous les motifs de sa pièce *Nedorosl'* se retrouvent dans le journal de Catherine), Derjavine (son ode à Catherine « Felitsa » correspond tout à fait à son image de souveraine idéale), la princesse Dachkova, Karamzine (sa conception de l'histoire correspond à celle de Catherine). A. Ivinski analyse patiemment leurs prétendues polémiques avec la littérature « officielle ». Dans tous les cas, il parvient à faire comprendre, par des dizaines de citations, que tous ces écrivains ont travaillé (ensemble) au grand projet civilisateur de Catherine II.

La conclusion d'A. Ivinski n'est pas tendre : « Pendant de nombreuses années, l'histoire de la littérature russe du XVIII^e siècle a été mythifiée et mystifiée : elle vivait avec les fantômes de l'opposition noble et spéculait sur la lutte entre les autorités et les auteurs des Lumières, sans remarquer que ces derniers étaient une création des premières » (p. 381). Il s'agit ici d'une déclaration provocatrice qui, nous l'espérons, jettera une lumière nouvelle sur la littérature des Lumières, souvent mal lue ou mal représentée.

Emmanuel Waegemans
KU Leuven (Belgique)

